

N° 9. — 1^{er} Mars 1903.

AVEC MODES : VINGT-CINQ CENTIMES

SOLEIL DU DIMANCHE



LES TROUBLES EN MACÉDOINE. — La mobilisation des réserves de l'armée turque en Anatolie.

Les Oursins du père Mathès

ENCORE une fois, j'ai passé par Marseille, et, encore une fois, j'ai revu la Madrague, toujours pleine de soleil et baignée d'eau, avec ses maisonnettes poussiéreuses, ses petites oliviers sans ombre, son va-et-vient de pêcheurs aux jambes nues, et ce goût d'ail qui est dans l'air, et qu'ils appellent, là-bas, la « bonne odeur de mer ». Ce matin-là, comme à l'ordinaire, les cabanons étaient remplis, et, des croisées aux persiennes closes, montaient, dans un brouhaha bien méridional, tous les bruits de Marseille en fête, les gros rires à grands coups de poing sur la table, les bouillons qui sautent, les verres qui se cassent, les refrains provençaux que toute la chambrée reprend en chœur, les « Té ! vé ! ah ! va ! ah ! pas marié » tout le répertoire chantonnant du Midi que domine, par moments, la corne du tramway qui passe ou le coup de sifflet d'un transatlantique entrant au bassin de radoub.

Nous nous étions arrêtés — vieille habitude ! — au bastion du père Mathès, tout au bord de l'eau, et c'est sous la véranda qui regarde la mer, étendus, à la brise du large, sur les grands fauteuils d'osier, que j'appris, en attendant la bouillabaisse, comment ce vieux gredin de père Mathès avait fait de son bastion le plus couru de la Madrague. Certes, il pouvait, pour la belle vue et le bon air, lutter avec tous les cabanons de la plage. Cette véranda où nous étions est délicieuse, toute verdoyante, déteinte comme hiver, avec ses hautes toiles grandes ouvertes où vient, par houlées, le vent robuste de la mer, son vaste horizon bleu qu'entourent, en poussière d'or, les nuages jannés par le soleil, et cette aimable Méditerranée, à l'heure toujours égale, piquée, de-ci, de-là, par les voiles blanches des pêcheurs. J'ai vu ce paysage en toute saison, je l'ai vu le matin, je l'ai vu le jour et le soir, et il m'est apparu toujours différent et toujours beau, admirable en ses aspects divers, soit qu'il fût à peine éclairé par l'aube matinale se levant derrière les roches de Planier, ou qu'il se perdît dans la brume à l'heure où, dans le Vieux-Port, s'allument, à fleur d'eau, les phares rouges et verts.

Mais ce décor, en somme, n'appartient pas en propre au père Mathès. Tous les autres bastions de la Madrague en jouissent aussi, plus ou moins, et je sais même, à mi-colline, un petit coin perdu dans les branches, d'où la mer paraît plus grande et l'air plus pur. On n'y va guère, cependant, pas plus que dans les autres cabanons qui ne reçoivent du monde, les pauvres ! que lorsque le vieux Mathès est forcé d'en refuser.

C'est qu'on n'y trouve pas, comme chez lui, accrochée au treillage, se balançant au vent parmi les volubilis, la petite pancarte en lettres noires sur carton blanc : « *Toute l'année il y a d'oursins !* ». Une trouvaille, cette pancarte ! Et il savait bien ce qu'il faisait, le vieux Mathès, quand il l'affichait ainsi, aux yeux des concurrents ébahis, un beau matin de dimanche, au moment où sur le long chemin de la Corniche s'en allaient, à pleines charrettes, vers Marseille, les laitiers de Saint-Henri et les marchands de coquillages de l'Estaque.

Justement on était au fort de l'été, dans la saison morte où, tout au fond de l'eau, parmi les algues marines, les oursins au repos s'engraissent pour l'hiver. Jamais, de mémoire de Marseillais, on n'avait entendu dire qu'on en mangéât de mai à septembre. Aussi quelle procession chez le père Mathès ! C'était, tout le jour, en ce pays de bonne chère où ils ont tous au ventre la fringale des choses de mer, un interminable défilé de voitures venant s'arrêter, à grands bruits de fouets, au milieu des cris et des rires, devant le bastion du bord de l'eau.

On s'installait, par bandes, autour des tables, et là, le bon air entrant par toutes les fenêtres ouvertes, les stores baissés pour le soleil, on commandait le menu longuement, sagement, en bons Marseillais qui n'ont que cela à faire :

— Des oursins, d'abord, père Mathès.
— Parfait... nous disons : combien?... dix douzaines ?
Et, se penchant sur la balustrade :
— Oursins !... Dix !...
— Oursins !... Dix !... répondait une voix, d'en bas.

Puis, tandis que la bande attaquait les hors-d'œuvre, olives d'Aix, saucisson d'Arles, anchois de Corse, le père Mathès s'approchait tout doucement de la table, et négligemment, en tortillant, l'air bon enfant, sa serviette blanche :

— Eh bien ! vrai, disait-il, ça fait plaisir au moins d'en voir, comme vous, qui n'ont pas peur !...
— Pas peur !... Et comment ça ?
— Té !... pour les oursins donc ! Rapport à ces mauvais bruits d'empoisonnement qu'on fait courir...
— D'empoisonnement ?...
— Bé oui !... Tout ça pour un ou deux qui, par ces

chaleurs, vous comprenez ! ont eu, après un déjeuner d'oursins, comment dit-on ça, déjà ? la cholé-
— rine !... Est-ce qu'on sait si c'étaient les oursins ? Je me rappelle que le petit gros qui est mort, vé ! il y a juste aujourd'hui huit jours...

— Qui est mort, père Mathès ! Et vous dites que les oursins ?...

— Moi ?... ah ! par exemple ! De si beaux oursins !... C'est les médecins, vous savez, quand ils ne peuvent pas expliquer... Est-ce qu'il n'y en a pas eu un qui a eu l'aplomb de me dire, pendant que le pauvre homme se tordait dans les coliques : « Ça lui apprendra à manger des oursins en juillet ! »

Et retournant à la balustrade :

— Allons, voyons, ces oursins !...

— Voilà, voilà ! on les monte, reprend la voix.

On les monte !... Il était bon, le père Mathès ! Depuis un moment mes Marseillais se regardaient, et, sans mot dire, ils s'étaient compris. Songez donc ! Par une si belle journée, devant cette mer si bleue, sous ce ciel clair ! Ah ! mais non, ce serait trop bête :

— Au fond, dit l'un, vous les aimez beaucoup, vous, les oursins ?

— Peut ! firent les autres.

— Eh bien ! mon vieux Mathès, nous n'en mangerons pas pour ce matin.

— Mais comment ! Ils sont ouverts !

— Vous les refermez, mon bon... descendez toujours voir où en est la suite !

Le vieux brigand ne se le fait pas dire deux fois, et, prestement, il dégringole. Car vous pensez bien, n'est-ce pas, que les oursins du mois de juillet n'ont jamais existé que dans sa riche imagination de Marseillais. Ce qui n'empêche pas — notre pauvre humanité a de ces faiblesses ! — que le journe finie, l'esprit content, quand ils rentrent chez eux à l'heure fraîche du crépuscule, tous ces braves gens racontent tranquillement (peut-être même le croient-ils) qu'ils ont mangé, ce matin-là, des oursins, et des fameux ! Ainsi vont les légendes dans le Midi, comme partout. Celle-ci, je vous en réponds, n'est pas près de finir, et sur le chemin poudreux de la Madrague nous verrons longtemps encore rouler avec conviction tous les chars à bancs de Marseille vers le bastion du père Mathès où « toute l'année il y a d'oursins !... »

EMMANUEL ARÈNE.

MUSIQUES DE SAISON

Voici les accords du printemps !
C'est un réveil dans la nature :
Les bois préparent leur tenture
De bourgeois encore hésitants ;
Les prés sortent leur moucheture
De petits muguels tremotants ;
Les buissons mettent leur ceinture
De liserois intermittents.
C'est comme un concert dont le Temps
Ferait répéter l'ouverture !

Voici la chanson de l'été,
Et c'est partout un grand tapage !
Dans les blés mûrs où se propage
La féconde variété ;
Dans les nids où l'arriropage
Des rossignols, mis en gaieté,
Piaille des refrains de page
Pleins d'amoureux ébriété !
Le Temps vient de tourner la page,
Le concert clame : il est fêté !

Voici la cantate d'automne
Où lentement encore chantonne
Comme un très vague souvenir
De l'Allegro qui va finir !
Le rythme devient monotone :
On voit les bois se départir
Comme un décor qui se festonne ;
L'écho commence à s'abstenir
Et le Temps ne peut plus tenir
Le chœur qui s'endort et détonne !

Voici l'oraison des hivers
Avec sa langueur décevante !
Adieu la forêt si vivante !
Adieu blés mûrs, lilas ouverts !
Adieu la romance saillante
Des rossignols sous les concertis !
Il passe un souffle d'épouvante
Et le Temps clôt les livres verts
Que les neiges ont recouverts
Jusques à la saison suivante !

HENRI DE FEURIGNY.

AU MILIEU DES MASSACRES

Chaque année des bruits terribles sont répandus au sujet d'agitations, de soulèvements de montagnards dans la presqu'île des Balkans ; la question de la Macédoine, devenue un des lieux communs des discussions diplomatiques, avait fini, à force d'être rebattue, par ne plus émouvoir les Chancelleries ;

mais voici qu'un réveil soudain d'énergie des populations chrétiennes des Balkans vient de se produire. Les Turcs effrayés mobilisent le gouvernement bulgare masse des troupes sur ses frontières ; tout le monde attend anxieusement l'événement qui débâtera peut-être l'entrée en campagne de bandes de partisans armés et commandés par les chefs du Comité national macédo-nien. Les graves inquiétudes qu'inspire cette situation donnent un poignant intérêt d'actualité au journal si simple et si émouvant que Mme Carlier, veuve du comte de France à Sivas, a tenu au jour le jour, pendant les massacres des Arméniens, d'octobre 1895 à mars 1896 (F. Juven, édit.). Nous en extrayons quelques pages.

On sait que le gouvernement français a rendu hommage à l'admirable héroïsme de Mme Carlier en lui conférant dernièrement la croix de chevalier de la Légion d'honneur qu'elle avait si bien méritée pour des actes de courage qu'on peut appeler en toute vérité des « faits de guerre ».

5 novembre 1895. — Les détails qui nous arrivent prouvent que ce ne sont pas les Arméniens qui se soulèvent, mais bien les Musulmans qui assassinent et pillent.

Karabissar, Zara, Divregli sont en flammes. On y a tout massacré, sauf quelques centaines de très jeunes enfants, laissés là au milieu des ruines. Il vont mourir de faim, si les fauves ne les ont pas déjà dévorés. Malheureusement nous ne pouvons envoyer personne là-bas. Les gens sûrs, nous les compions, Panayot et le second casaw, Mehemet ; et encore, celui-ci, un colosse peu intelligent, a besoin que l'autre le dirige.

Nous faisons au bazar de grandes provisions, car, s'il y a pillage, comme presque toutes les boutiques sont arméniennes, il ne restera rien. La situation devient inquiétante. Chaque nuit, nous nous attendons à être surpris par la fusillade, aussi nous ne dormons pas. Seule notre bonne Lucie garde son tranquille sourire : « Mais non, madame, c'est pas possible, jamais le bon Dieu ne permettrait ça ! »

7 novembre. — Je suis allée voir les Pères jésuites et les sœurs qui demeurent dans un quartier très éloigné, de l'autre côté du konak du vali, au delà du quartier musulman (les deux missions d'ailleurs assez loin l'une de l'autre). Je leur ai dit que Maurice les engageait à faire des provisions et à s'armer.

— Nous armer ? non, madame, m'a déclaré le supérieur. Le Seigneur a dit : « Tu ne tueras pas. — Mais on vous tuera ! — Nous sommes dans la main de Dieu. — Les sœurs sont moins calmes, moins résignées, mais elles n'osent pas toucher à des armes.

Maurice signale à Constantinople que ça va mal. Heureusement que nous avons le télégraphe ! Par un des employés, on a su que le consul de Diarbekir, M. Meyrier, fait passer de très mauvaises nouvelles, mais mon mari garde sa bonne humeur. Pour lui, il estime qu'à moins d'un ordre formel du sultan, ordonnant les massacres, il n'y aura rien de bien terrible, Musulmans et Arméniens étant, à son avis, aussi lâches les uns que les autres. Ne les voit-on pas s'injurier toute la journée sans même se colleter ?

Me dit-il bien tout ce qu'il pense ? J'en doute, car il s'est mis à m'apprendre à chiffrer des dépêches.

10 novembre. — J'apprends par hasard que les massacres sont commencés à Erzeroum. Maurice ne voulait pas me le dire. J'ai peur surtout de ce qu'il me cache...

12 novembre. — A onze heures, nous apprenons que les deux évêques, grégorien et catholique, ont réuni dans l'église, près de nous, les principaux marchands pour les inviter à ouvrir leurs magasins, que ceux-ci n'avaient pas osé ouvrir ce matin, tant il leur semble que le moment est de plus en plus imminent.

A midi précis, nous chiffrons une dépêche, Maurice et moi. Jean jouait dans le bureau, au rez-de-chaussée, sur la cour, quand retentit le pas rapide de Panayot, qui, ouvrant la porte, saute sur son fusil : « Cette fois, ça y est ! »

— Quoi ? fait Maurice se levant en sursaut, tandis que moi je saisis Béhé.

— Le clairon sonne au konak du vali ! Le bataillon



Mme Carlier.



LE GÉNÉRAL TOURNIER
qui commandait le 13^e corps d'armée
et qui vient de prendre sa retraite.

Hamidié charge au bout de la rue, ils marchent au bazar. Tenez, les entendez-vous ?

Et, aussitôt, quantité de coups de fusil. Maurice, d'un bond, est dans sa chambre, endosse son uniforme, saisit sa carabine et se met à la fenêtre. Il distribue ses ordres : « Toi, Panayoti, dans la rue ! Toi, Mehemet, à l'église ! »

Je confie Bébé à Lucie qui, vite, dresse son lit à elle debout devant la fenêtre pour en faire un abri contre les balles. Elle n'a pas dit un mot, mais elle a bien sa tête, ma brave payse. Je peux compter sur elle !

Maurice monte sur la terrasse. De là, nous entendons une fusillade terrible. Par instants, des bruits plus sourds. Je crois que c'est le canon. Maurice dit que ce sont des feux de peloton.

De tous côtés, on entend des cris désespérés, des râles, des hurlements. Cela dure vingt minutes. Puis tout se tait.

Maintenant un silence de mort. Mon mari redescend lentement. Il est exaspéré contre ces bandits. Je le supplie de rester calme.

Sur son ordre, je prends les munitions et les descends en bas, dans le bureau, où sont les armes.

Panayoti, qui garde la rue tandis que Mehemet fait la navette du Consulat à la rue allant à l'église où il y a 2 000 Chrétiens bien enfermés, nous jette de brèves nouvelles. On a tout tué dans le bazar. Pas un Arménien n'a survécu. Quelques-uns s'étaient réfugiés dans un entrepôt, mais la troupe a fait une sape par en dessous. Elle les tue, en ce moment, à coups de hachonnette : c'est pour cela qu'on n'entend plus de bruit. Les soldats repassent au bout de la rue chargés de butin, les mains en sang. Deux officiers sont suivis chacun par un hamal (porteur).

Mon mari me dit : « Je ne peux pourtant pas rester sans savoir ce que deviennent mes nationaux ! » Tout d'un coup, il pense qu'on va peut-être, de là-bas, lui faire des signaux ! Il monte vite sur la terrasse. Je le suis. Quelques balles sifflent au loin. Nous ne voyons aucun signal.

Soudain Maurice me dit : « Ah ça ! qu'est-ce qu'il fiche, celui-là, en face ? » Je regarde, il me montre à trente mètres, à la lucarne d'un grenier, une tête d'Arménien, et, tout contre, un fusil. Brusquement il me repousse, une balle passe, tandis qu'un peu de fumée sort de la lucarne.

— Oh ! oh ! c'était pour moi, fait Maurice. Bizarre !... Bah ! nous éclaircirons ça plus tard. Armons les domestiques, — les soldats turcs ont fini, ils sont gorgés ; maintenant, c'est la populace qui va donner.

Les domestiques refusent en tremblant les armes que nous leur offrons.

A ce moment arrive comme un fou, les vêtements en lambeaux, le docteur Karakine, qui a échappé à une bande de forcenés ; on saccage sa maison. Aussitôt qu'on l'a vu entrer chez nous, voilà que de partout nous accourent des Arméniens, les mains pleines d'objets précieux. Ils se houchent, rient, tombent.

Is nous remercier avec effusion. On savait que le consul américain avait fermé sa porte et s'était barricadé, et l'on craignait bien que le consul de France, qui passe pour peu commode et est mal avec les évêques, fit de même.

Il en arrive encore par-dessus les murs. Il y en a des

centaines, plein le jardin, plein la cour, plein les appartements. Mon mari fait mettre les couleurs en berne, grand péril !

— Allons, fait-il, sauvons d'abord la famille de Suiff. M. Suiff, le drogman, est Syrien ; il ne court donc qu'un faible danger à circuler, mais il a perdu la tête. C'est Mehemet, le deuxième cawas, le Circassien géant, qui part tout seul — Panayoti gardera à la fois la rue et l'église — à la recherche de sa famille.

A ce moment, tout près de nous, un grand cri : un Arménien qui se sauvait est massacré.

Une troupe de ces bandits arrive sur nous criant : « A l'église, à l'église ! » Maurice me dit : « Tire, mais en l'air, il ne faut pas en tuer ! » Nous tirons tous les deux.

Au bruit, tous nos Arméniens hurlent épouvantés et se jettent à plat ventre ou se tassent dans les coins. Je n'ose dire dans quel état de saleté est bientôt la maison. Jusqu'à mon salon, mon pauvre salon !...

— Ce n'est pas tout cela, me dit bientôt Maurice, Mehemet ne revient pas. Il est peut-être tué. Il ne nous reste que Panayoti ; n'importe, la sûreté des nationaux avant la nôtre ! Je vais l'envoyer dire au vali que je lui ordonne de protéger les missions françaises.

— Panayoti ! cris mon mari par la fenêtre.

Le brave garçon accourt. Maurice lui indique ce qu'il va dire.

— Bien, fait l'autre sans broncher, j'y vais.

— Tâche d'en revenir !

Le cawas s'éloigne.

— Allons, fait Maurice dont le danger excite la verve, madame Carlier je vous nomme premier cawas. Vous allez garder la porte du Consulat. Moi, je continue à surveiller d'en haut la rue qui mène à l'église. » Puis, regardant tout ce monde qui nous écoute : « Et dire que pas un des cinq cents... qui nous encombrant, n'est capable de prendre un fusil ! »

Le fait est qu'ils sont tous là, gémissant, pleurant... A ce moment, j'entends encore Maurice qui tire. Je sors devant la porte, la rue est vide, sauf au fond, près de la rue. Je tire au hasard tant que mon mari tire.

Mais bientôt un groupe de furieux s'avance et lance vers nous, avec une force terrible, des haches à toute volée. J'ai très peur, je recule. Les haches rebondissent avec des étincelles sur les cailloux. J'ai bien cru que c'était fini... Et puis ils sont partis...

12 mars. — Le typhus atteint nos sœurs. Ces pauvres filles, qui, l'an dernier, ont si cruellement payé le tribut au choléra, vont-elles encore le payer au typhus ? C'est



Trois mille paysans réfugiés sur la frontière bulgare, attendant la distribution de vivres faite par la Croix-Rouge russe.

bien à craindre, car elles vont dans chaque hutte misérable aussi bien chez les musulmans que chez les chrétiens. Elles se prolifèrent avec un dévouement admirable.

Et nous n'avons plus un seul médecin, pas un seul pharmacien !

Maurice a été défendre au sœurs, au nom de la France, de continuer. Il dit qu'elles ont assez fait. En effet, sur cinq, elles sont trois dans leur lit.

14 mars. — A cause de Bébé, à qui je rapporterais peut-être l'épidémie, je n'ose guère entrer chez les sœurs ; je vais seulement jusqu'à la porte prendre des nouvelles, — et cependant elles sont seules, les femmes du pays les ont abandonnées...

15 mars. — Hier, de grand matin, on m'apprend que le sœur Marie-Paul, prise brusquement, est au plus mal. C'était celle que je connaissais le moins, mais elle m'avait semblé fine, distinguée, d'un caractère charmant.

Je pars dès que la voiture est prête, car il y a tant de boue que je ne pourrais passer, et c'est loin. J'arrive, j'entre dans la chambre, je vois des cierges allumés : la sœur Marie-Paul vient d'expirer.

On l'a enterrée l'après-midi. Le vali désirait que cela se fit la nuit, par crainte d'un soulèvement des musulmans, car le corps va être présenté à l'église arménienne, donc on va traverser toute la ville. (Ce sera la réouverture ; jusqu'ici, les Arméniens morts depuis les massacres n'ont pas passé par les églises.) Mais Maurice n'admet pas qu'une Française puisse être enterrée en cachette. On fera la cérémonie au grand jour et le pavillon français sera étendu sur le cercueil.

Il y a eu, malheureusement, un incident déplorable causé par une manœuvre du trop intriguant Mgr Hadjan. Cet évêque, aux prières de qui Maurice avait cédé, en autorisant (malgré nos missionnaires qui ne l'aiment guère) le passage du cercueil par l'église arménienne, a imaginé après la cérémonie, pour le transport au cimetière, de nous reléguer assez loin, nous les Européens, en mettant devant nous deux ou trois rangées de prêtres.

Nous ne soupçonnions rien, cependant, quand Panayoti a l'idée de s'avancer de quelques pas. Il revient très vite, la figure crispée : « Monsieur le Consul, ils ont enlevé notre drapeau pour y mettre une espèce de sale drap ! »

Maurice devient tout pâle. Je lui donne le bras, je me serre contre lui, je le supplie de rester calme. Qui sait ? Peut-être le drapeau est-il en dessous.

— C'est vrai, va vérifier !

Panayoti court relever la draperie et revient : — Non le drapeau n'y est pas, ils l'ont sûrement, les misérables, jeté dans quelque coin.

— Bien ! fait froidement Maurice, va dire à l'évêque de s'arrêter et de faire remettre sur le cercueil mon pavillon : N'aie pas peur, parle haut !

Nous nous arrêtons, les autres Européens aussi, les Pères aussi, aussi les pauvres Sœurs, toutes trébuchantes, mais le cortège arménien, lui, continue à avancer. Evidemment Panayoti est débordé. Alors le grand Mehemet court prêter main-forte à son camarade. On voit les Arméniens les entourer avec colère, les injurier, les menacer.

Le drapeau reparait et les deux cawas l'étendent de nouveau avec gravité sur le cercueil. Puis le cortège se remet en marche.

— Si Mehemet était tombé, me dit Maurice, qui est encore tout vibrant d'émotion, il n'y aurait plus eu, avant une heure, un Arménien en vie dans Sivas !

Au cimetière, il n'y a pas eu d'incident, mais j'avais été très émue de la scène du drapeau, comme de la mort de la pauvre sœur, et j'ai dû prendre le lit en arrivant. Sur le moment on se domine, mais c'est après coup qu'on a peur.

EMILIE CARLIER.



LES TROUBLES EN MACÉDOINE.

Paysans réfugiés dans le monastère de Rilou, sous la garde de Mme Bakmatieff, femme du Consul général de Russie à Sofia.